

1.

Les ides de mars 1934
15, Cheyne Walk, Chelsea

À force, j'aurais dû comprendre une chose à propos de ma mère : je ne pouvais pas compter sur elle. Après tout, elle avait décampé du château familial, nous abandonnant, mon père et moi, alors que je n'avais que deux ans, et quand elle avait refait surface dans ma vie, elle avait entre-temps collectionné une ribambelle d'amants à travers le monde – dont un joueur de polo argentin, un coureur automobile français et un alpiniste anglais. Ce dernier avait voulu l'épouser et m'adopter. Je l'adorais, mais maman était lasse de toujours passer après les montagnes. En tant que comédienne, elle n'avait jamais joué les seconds rôles.

À bien des égards, elle ressemblait à un chat, ne portant de l'intérêt aux autres que si elle avait besoin d'eux ; elle pouvait alors se montrer irrésistiblement charmante. Sa vision de l'univers était simple : elle se trouvait en son centre, tandis que des êtres inférieurs gravitaient autour d'elle, attendant qu'elle tourne vers eux le plein éclat de son soleil – à condition qu'ils lui fussent indispensables. Ainsi, lorsqu'elle m'avait annoncé qu'elle allait louer une maison à Londres, avait l'intention d'écrire ses mémoires

et souhaitait m'embaucher comme secrétaire, j'aurais dû me douter que c'était trop beau pour durer. Au début, tout se passa plutôt agréablement dans la ravissante petite maison du quartier de Chelsea, avec vue sur la Tamise. Maman était pleine d'enthousiasme. Elle m'acheta une solide machine à écrire de marque Underwood, et je commençais à m'en servir assez bien, atteignant une vitesse de frappe de plusieurs mots par minute sans me coincer les doigts entre les touches. Je ne peux pas dire que les choses furent faciles, même alors. Ma mère se mettait à raconter telle ou telle histoire, tandis que je m'efforçais de suivre son rythme en prenant des notes avec frénésie, pour m'apercevoir un instant plus tard qu'elle s'était arrêtée et que son beau visage affichait une expression mi-horrifiée, mi-amusée.

— Oh, non, raye tout ça, Georgie. Il ne faut surtout pas que l'incident de cette nuit-là se sache, disait-elle. Cela ferait tomber le gouvernement (ou provoquerait une autre guerre mondiale, voire la colère du pape).

Ce qui me laissait brûlante de curiosité.

J'en étais arrivée à une conclusion : rares étaient les épisodes de sa vie susceptibles d'être divulgués au grand public (à moins que ses mémoires ne fussent publiés avec une couverture marron unie, comme *L'Amant de lady Chatterley*¹). Puis le couperet tomba. Nous œuvrions depuis plus d'un mois, seulement interrompues par des visites impulsives chez sa modiste pour acheter un chapeau ou chez sa masseuse à cause d'une épaule nouée, lorsqu'elle entra un matin en coup de vent dans la salle à manger en brandissant une lettre.

1. *Lady Chatterley's Lover*, roman de D. H. Lawrence, d'abord publié de façon privée à Florence (1928) puis à Paris (1929), circulait clandestinement en Angleterre, où il fut mis à l'index ; il fallut attendre 1960 pour qu'il puisse y paraître dans sa version intégrale. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

— C'est de la part de Max, ma chérie ! annonça-t-elle, l'air aussi enjoué qu'excité.

Max von Srohheim, un industriel allemand ridiculement riche, était son dernier amant en date.

— Il se languit encore de toi ?

— Pire encore, chérie. Il ne peut vivre sans moi un jour de plus.

Comment le savait-elle ? Elle ne parlait pas un mot d'allemand, et l'anglais de Max se limitait à quelques monosyllabes. Elle poursuivit pourtant, tout en agitant la lettre dans ma direction :

— Le mois de mars en Allemagne est si lugubre que c'est à se pendre, m'écrivit-il. Il a donc acheté une adorable petite villa au bord du lac de Lugano. Il sait que j'adore la Suisse – un pays si sûr, si ordonné. Et les Suisses sont tellement doués pour cacher de l'argent, pas vrai ?

— Je l'ignore, répondis-je. Je n'ai jamais eu d'argent à cacher.

Elle ne prêta pas attention à cette remarque, trop absorbée dans son propre ravissement.

— Une villa sur le lac de Lugano ! C'est exactement ce qu'il me faut en ce moment. Le soleil et la bonne nourriture européenne me manquent tant. Max aussi. Nos rapports sexuels étaient littéralement fabuleux. Au lit, c'est un taureau déchaîné. Bon, je ne devrais sans doute pas discuter de choses pareilles avec ma fille.

— Maman, cela fait six semaines que tu me dévoiles tes secrets les plus intimes, lui rappelai-je. Et j'ai vingt-trois ans. Bon, cela veut-il dire que tu pars en Suisse ?

— Oh, absolument. Je prends dès demain le train pour Douvres, puis le ferry-boat, en espérant que ma bonne aura le temps de préparer mes bagages.

— Que comptes-tu faire de cette maison ?

Et moi, qu'allais-je devenir ? songeai-je, cependant trop orgueilleuse pour le lui demander.

Elle haussa les épaules, comme si elle n'avait pas encore réfléchi à la question.

— J'ai payé le loyer jusqu'à la fin du mois. N'hésite pas à rester ici si ça te chante.

Ce n'était pas la réponse que j'attendais. L'espace d'un instant grisant, j'avais espéré qu'elle m'inviterait à l'accompagner à Lugano, où nous reprendrions la rédaction de son autobiographie sur une terrasse couverte de plantes grimpantes avec vue sur le lac, autour d'une cafetière ou peut-être d'une bouteille de champagne.

— Et tes mémoires ? Tu n'as pas l'intention de les terminer ?

Elle s'esclaffa.

— Oh, ma chérie, c'était une idée parfaitement idiote, pas vrai ? Je n'ai pas tellement envie que mon public, qui m'adore, soit informé des détails sordides de mes aventures. Et, ainsi que tu l'as constaté, je ne peux dévoiler grand-chose par crainte qu'on m'intente des procès. C'est à se demander pourquoi je me suis lancée dans ce projet.

Je sais pourquoi, fus-je tentée de répondre. *Il te fallait une raison pour passer un peu de temps à Londres avec ta fille unique.* Je sentis ma gorge se serrer.

— Bon, enfile donc ton manteau, dit-elle en essayant de m'entraîner hors de la pièce. On ne servirait même pas ce petit déjeuner à des cochons. Nous prendrons une collation dehors.

— Où allons-nous avec tant de précipitation ?

— Faire des emplettes, naturellement. Je n'ai rien à me mettre qui convienne à un lac suisse. Que dis-tu de Harrods ou de Barkers ? Ces deux magasins sont si rasoir, si anglais ! Et si je m'arrêtais à Paris en chemin, afin de faire un saut chez Chanel ? Coco ne sera pas là, bien sûr. Elle est forcément dans sa villa niçoise... ou sur le yacht d'un ami.

Je me remémorai soudain le séjour palpitant de l'année précédente sur la Côte d'Azur – la villa de maman, les

robes Chanel, nos multiples péripéties. Quel effet cela faisait-il d'être le genre de personne qui parle en passant de « faire un saut chez Chanel » ? Au moins, je possédais maintenant deux tenues conçues par la grande couturière, ainsi que quelques vêtements élégants offerts par maman, et je songeai qu'il était bien pitoyable de ma part de me sentir aussi abattue.

Je suivis ma mère dans le vestibule, où elle jeta une étole de vison sur ses épaules et se coiffa d'un adorable chapeau cloche. Il ne fallait plus que je me repose sur elle, me dis-je. Je devais trouver ma propre voie dans la vie. À dire vrai, c'était mon vœu le plus cher. Dieu sait si j'avais essayé. Mais le monde était encore en proie à la Grande Dépression, et il n'y avait pas de travail, même pour les gens les mieux qualifiés. L'instruction que j'avais reçue en Suisse, dans une école sélect pour jeunes filles, m'avait préparée à marcher avec un livre sur la tête, à faire la révérence sans basculer en avant (ce qui m'arrivait la plupart du temps) et à dénicher un mari convenable.

Au cas où vous vous imaginerez que j'étais une pas grand-chose, incapable d'attirer un homme, sachez que j'étais officiellement fiancée à un type absolument merveilleux du nom de Darcy O'Mara. Son père était de surcroît un pair irlandais – ce qui aurait dû faire de Darcy un excellent parti pour la fille d'un duc, s'il n'avait été aussi fauché que moi ; il vivait d'expédients et seules des activités douteuses lui permettaient de gagner de l'argent. Il n'y avait par conséquent aucun mariage possible dans un avenir proche, à moins qu'il ne fût soudain fortune. La dernière fois que j'avais eu de ses nouvelles, il était en Argentine, mêlé à quelque entreprise secrète – un trafic d'armes, probablement.

— Viens donc, chérie, il faut trouver un taxi. J'ai des tonnes de choses à faire avant mon départ.

Maman me tira vers la porte tandis que je tentais d'enfiler mon manteau.

— Pourquoi prendre la peine de faire les boutiques londoniennes puisque tu as parlé de t'arrêter à Paris ?

— Il me faut bien quelques articles de base. De bons sous-vêtements en laine, par exemple. Nous irons peut-être skier dans les Alpes. Et on tombe parfois sur quelques vêtements mettables chez Harrods. Crois-tu que la saison soit trop avancée à Lugano pour qu'on y porte du cachemire ?

Sans attendre ma réponse, elle se rua hors de la maison et se mit en quête d'un taxi. J'étais sur le point de la suivre quand la sinistre silhouette de Mme Tombs apparut sur le seuil de l'office.

— Vous avez fini votre p'tit déjeuner, c'est ça ? s'enquit-elle d'une voix qui insinuait toujours que l'existence était un insupportable fardeau.

— Oui, merci, madame Tombs.

— Et vous sortez, c'est ça ?

Les truismes étaient décidément son fort – je me tenais en effet sur le perron, avec mon manteau sur le dos.

— Oui, madame Tombs. Ma mère a besoin de faire des emplettes.

— Elle passe son temps dans les magasins, hein ? Comme si elle avait pas assez de fripes comme ça. Elle a déjà deux garde-robes pleines, là-haut.

En mon for intérieur, je me dis que maman ne posséderait jamais assez de vêtements. Faire les boutiques était son sport favori, mais jamais il ne me serait venu à l'idée de me montrer déloyale envers elle en présence d'une domestique.

— Je ne pense pas que les habitudes de Mlle Daniels regardent qui que ce soit, rétorquai-je, employant le nom de scène de ma mère.

Elle le préférait à celui de l'homme auquel elle était encore légalement mariée – Homer Clegg, un magnat du pétrole américain ; celui-ci refusait jusqu'à présent de lui accorder le divorce en raison d'une pension au

puritanisme religieux dont maman n'avait pas été informée quand elle l'avait épousé.

— Bon, vous croyez que vous s'erez de retour pour le dîner ?

Je soupirai. Elle se montrait de plus en plus agaçante.

— Madame Tombs, dois-je encore une fois vous rappeler que le repas que nous autres, aristocrates, prenons en milieu de journée s'appelle le « déjeuner » et que le *dîner* est servi à vingt heures ?

Elle fit la moue tout en s'essuyant les mains sur son tablier.

— Excusez-moi d'y vivre, hein ! Vot' déjeuner, dans ce cas. Bon, vous le voudrez, oui ou non ?

— Aucune idée. Préparez toutefois quelque chose de léger. Une salade, peut-être ?

— On trouve pas d'laitue chez les marchands d'fruits et légumes du quartier à cette époque de l'année, sauf dans les magasins de snobs.

— Bon, dans ce cas...

Je me tus. Sottement, j'avais été sur le point de suggérer un soufflé, voire une omelette, deux plats bien au-dessus de ses compétences.

— Nous rapporterons du saumon fumé, repris-je. Assurez-vous qu'il y a assez de pain bis, finement tranché.

— Pas d problème.

J'avais depuis longtemps décidé qu'il était inutile de lui apprendre comment on était censé s'adresser à la fille d'un duc. Elle aurait tout bonnement refusé d'employer mon titre.

Après une autre grimace, elle repartit d'un pas traînant afin de débarrasser la table du petit déjeuner. Cette femme était des plus déprimantes, mais nous en avions hérité avec la maison.

— C'est si commode, avait dit maman. Nous n'aurons pas à nous mettre en quête de domestiques.

Mme Tombs était ce qu'on appelait une cuisinière en chef, quoique le terme de « cuisinière » fût discutable. Son habileté culinaire était inexistante et, si nous l'avions laissée faire, nous aurions eu droit, à tous les repas, à du mouton insipide, trop cuit, et à du chou bouilli à l'excès. Heureusement, maman aimait la bonne chère et un flot constant de livreurs envoyés par Harrods et Fortnum & Mason nous sauvaient de la famine.

Ma mère avait déjà arrêté un taxi – l'un de ses nombreux talents qui tenaient du miracle. Comme surgi de nulle part, ce genre de véhicule apparaissait toujours devant elle. Je montai à côté d'elle.

— Mme Tombs souhaitait savoir si nous serions rentrées pour le déjeuner, dis-je.

— Il aurait fallu la noyer à la naissance, déclara maman. On dirait que les gens ont des noms qui leur correspondent, c'est drôle, pas vrai ? Mme Tombs a une mine de fossoyeur. Et je suis certaine qu'elle a empoisonné les locataires précédents avec ses préparations. Si je ne parlais pas demain, j'écrirais au propriétaire pour lui faire savoir que cette femme est une catastrophe. Forcément, il s'en moque. Il vit à Monte-Carlo.

— Elle fait plutôt bien le ménage, fis-je observer. Ce n'est pas sa faute si elle ne sait pas cuisiner.

— Tu es d'un naturel trop gentil, chérie. Tu n'arriveras à rien dans ce monde en étant bienveillante et généreuse. Tu dois devenir une lionne, comme moi, et ne faire qu'une bouchée des gens qui te contredisent.

— Je ne suis pas vraiment douée pour cela. Du reste, j'ai envie d'aimer les gens et d'être aimée d'eux.

Maman soupira.

— Plus vite tu te marieras et auras des enfants à adorer, mieux ce sera.

Alors que nous longions Harrods, elle marqua une pause pour regarder par la vitre.

— Aucune nouvelle du délicieux Darcy, si je comprends bien ? reprit-elle.

— Non, pas depuis une éternité, me lamentai-je.

— Tu dois l'inciter à venir te retrouver à la hâte, ma chérie. Il te faut apprendre à devenir une petite tigresse au lit. Dommage que je m'en aille ! J'aurais pu te prodiguer quelques conseils pratiques.

— Nous ne sommes pas encore mariés, maman, protestai-je, scandalisée.

À ces mots, elle rit gaiement.

— Chérie, le sexe et l'amour n'ont absolument rien à voir. Nous autres aristos, nous nous marions afin de pouvoir légalement mettre la main sur des biens convoités ainsi que sur un titre et une fortune.

J'eus un sourire discret, sans pourtant émettre la moindre remarque. Ma mère n'avait rien d'une « aristo », vu qu'elle était née dans une maisonnette de l'East End londonien, d'un policier cockney¹ et de sa femme. Par chance, ses talents de comédienne et sa beauté saisissante avaient séduit mon père – le duc de Glengarry et Rannoch, petit-fils de la reine Victoria et par conséquent cousin du roi actuel ; ma mère fut ainsi duchesse pendant quelque temps avant de prendre la fuite. C'était surtout à ce titre qu'elle regrettait d'avoir renoncé, et elle aimait encore tenir le rôle de « madame la duchesse ».

Le taxi s'arrêta devant l'entrée principale de Harrods. Un portier galonné s'élança pour ouvrir notre portière, comme s'il avait su d'instinct que maman se trouvait dans l'auto.

— Bonjour, Albert, le salua-t-elle, usant de tout son charme éclatant sur lui. Comment allez-vous aujourd'hui ?

1. Ainsi désigne-t-on ce qui se rapporte aux Cockneys, les habitants de l'East End, quartiers populaires de l'est londonien.

— Je me porte encore mieux maintenant que vous êtes là, madame la duchesse, répondit-il tout en empochant un généreux pourboire.

— C'est tellement gentil de vous souvenir de moi, dit maman.

Comme s'il risquait de l'oublier.

Elle fit une entrée majestueuse dans le rayon des cosmétiques, où elle ne s'attarda que le temps de demander à ce qu'on lui préparât un pot de sa crème pour le visage préférée, pot qu'elle récupérerait en sortant ; à la ganterie, elle se borna à commander une paire de gants de chevreau vert émeraude et une écharpe assortie, avant de prendre aussitôt l'ascenseur pour gagner le rayon des robes. Pendant la demi-heure suivante, elle dut en essayer au moins une vingtaine ; toutes, déclara-t-elle, lui donnaient une allure mal fagotée et dataient de la saison précédente.

Nous rebroussâmes chemin en trombe, récupérant au passage les gants, l'écharpe et la crème, et envoyant un employé au rayon alimentaire afin que du saumon fumé nous fût livré d'ici midi. Comme d'habitude, j'éprouvais la plus grande admiration pour son dynamisme et son efficacité, et parce qu'elle jugeait apparemment tout naturel que les employés de Harrods ne fussent là que pour la servir, elle. Je regrettai de ne pas être d'un tempérament et d'un physique un tout petit peu semblables aux siens. Elle était menue, dotée de grands yeux bleus lui donnant une fausse allure de vulnérabilité et de délicatesse. De mon côté, grande et anguleuse, je respirais la santé à l'instar de mes robustes ancêtres écossais qui aimaient la vie en plein air.

— Dans quel magasin nous rendre, maintenant ? me demanda-t-elle alors qu'un autre taxi s'arrêtait près de nous dans un crissement de pneus. Pas chez Barkers, l'endroit est trop déprimant. Selfridges ? Trop ordinaire. Liberty's ? Trop campagnard. Fenwick ? Tiens, pourquoi

pas ? dit-elle en tapotant contre la vitre qui nous séparait du chauffeur. Bond Street, mon brave. Nous devrions pouvoir y dénicher quelque chose.

Nous repartîmes donc.

— Crois-tu que j'aie le temps de m'arrêter chez le coiffeur ? Il y a un adorable jeune homme tout près de Burlington Arcade qui me prendra entre deux autres clientes, je le sais. Tu n'auras qu'à faire un tour, chérie, pendant mon shampoing et ma mise en plis, d'accord ?

En mon for intérieur, je me dis que déambuler dans Bond Street sans un sou en poche était l'une des activités les plus démoralisantes au monde, mais la question de ma mère était parfaitement rhétorique et le temps était assez agréable pour une promenade. Nous passâmes en coup de vent chez Fenwick pour y acheter un pull-over jacquard – au cas où elle irait skier –, un peignoir de bain – au cas où elle déciderait de se baigner – et un pantalon de tweed pratique et de bonne facture pour des randonnées dans les Alpes. Elle y ajouta divers sous-vêtements.

— Naturellement, seuls les Français s'y connaissent en lingerie, déclara-t-elle de sa voix théâtrale, limpide, qui portait jusqu'aux cieux. Les Britanniques semblent incapables de comprendre que les dessous ont tout à voir avec la séduction ou les rapports sexuels. Quel homme vigoureux aurait le moindre désir d'arracher ces volumineuses culottes anglaises ?

Sur ces mots, elle brandit un modèle particulièrement large. Plusieurs dames de province se retournèrent, horrifiées. L'une d'elles s'éventa avec ses gants.

— Mais il arrive qu'on veuille avoir chaud et, dans ce cas, rien ne vaut la bonne laine anglaise.

Une fois dehors, elle s'empressa de se rendre chez son coiffeur, qui confia à son assistant une pauvre cliente, la tête à moitié couverte de bigoudis, pour installer maman dans le fauteuil le plus confortable. Je ressortis sans savoir comment occuper l'heure à venir. J'aurais pu

lui demander de la monnaie, mais, sur ce point, j'étais comme mon grand-père. L'argent de ma mère était en réalité celui de Max, et j'étais trop orgueilleuse pour en réclamer.

J'arpentais donc Bond Street, jetant quelques coups d'œil aux vitrines – m'imaginant entrer dans l'une d'elles en disant : « J'aimerais voir de plus près ce collier d'émeraudes » – quand on m'attrapa soudain par les épaules.